

Les « Remedies » de Rachel Labastie

Rachel Labastie est la deuxième femme de l'Histoire à exposer en solo aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles (MRBAB). Sophie Hasaerts, la commissaire de l'exposition qui lui a aussi donné son titre, « Remedies », a sélectionné quelques œuvres anciennes (les *Ailes*, *Le Foyer*, *Djelem Djelem* et les *Haches*, 2008-2014), de nombreuses œuvres récentes et une œuvre emblématique que l'artiste continue de produire au fil des ans (*Entraves*, 2008-2021). Au-delà de la présentation au public de cet important corpus d'œuvres, l'artiste a été invitée à créer une œuvre en dialogue avec l'un des chefs-d'œuvre qu'elle aura choisi parmi la collection permanente et qui sera dévoilée à l'ouverture de « Remedies », au cœur même des collections du Musée.

Les *Entraves*

Commençons par ces *Entraves* iconiques et hautement symboliques de la nécessité créative qui anime Rachel Labastie [ill. ••]. Une vie sans entraves est une illusion et si la distance qui sépare la vie que nous vivons de celle que nous aimerions vivre est certes plus ou moins abyssale pour chacune, pour chacun d'entre nous, il n'en reste pas moins que quels qu'efforts que nous fassions pour la parcourir, le monde sans entraves nous reste toujours inaccessible. Labastie est consciente au plus profond d'elle-même de l'omniprésence des entraves : entraves de tous types : carcérales, familiales, socio-économiques, physiques, politiques, idéologiques, mentales... Elle ne nous propose pas un monde sans entraves. Elle nous invite en revanche à considérer ces entraves, à les analyser, à tenter de les comprendre, et, pour ce faire, elle les représente pour nous, elle leur donner forme, elle leur donner corps, mais à l'extérieur de notre propre corps, afin que nous puissions mieux les voir et tenter d'en faire le tour, à tout le moins visuellement. Les représentations de Labastie donnent forme – et quelle forme ! – l'idée de l'entrave et nous permettent de penser leur réalité, premier pas vers une libération qui reste hypothétique. Qui plus est, l'artiste façonne à ses entraves une esthétique poignante.

La muséologue Elena Esen, après une récente installation de ces œuvres, commente :

« Lorsqu'on accroche une entrave de Rachel Labastie, on a l'impression que notre corps fait un avec la porcelaine et qu'il peut se briser à tout moment. Le bruit des maillons qui s'entrechoquent, un bruit creux, très particulier, résonne dans tout le corps. Le toucher, la douceur de la porcelaine, le poids de certaines pièces sont également perçus de manière très

physique. Il faut faire les bons gestes, tout en douceur et force, laisser suffisamment de lest pour ne pas casser par la force, mais garder suffisamment de force, pour que l'œuvre ne se brise pas en tombant. L'installation exige une concentration absolue de la position de son propre corps et exige de maîtriser chaque mouvement que l'on va faire. Il n'y a pas d'erreur, pas de retour possible. Une fois l'œuvre accrochée – l'entrave mise à distance – le corps respire. Le corps est fier. Accrocher les *Entraves* de Rachel Labastie est une épreuve de "passage". »

« Remedies » ? Ici, la physicalité intense du contact avec l'œuvre. Sa pureté et sa fragilité érigées en force qui vont jusqu'à nous faire sublimer la sombre réalité des entraves du quotidien. L'entrave est là. Notre corps est libre.

Si les entraves évoquent tout ce qui nous retient d'exister en pleine liberté, l'entrave de cou, quant à elle, évoque directement l'esclavage. On punissait autrefois les esclaves qui avaient tenté de s'enfuir en leur infligeant ce type d'entraves qui les empêchaient de courir sous les frondaisons, en pleine végétation. À la fois délicate joaillerie et cruauté maximale, élégance et terrifiante, l'entrave de cou nous parle de torture, de soumission et d'effroi.

« Remedies » ? La beauté exigeante de l'entrave de cou ne porte pourtant pas en soi le remède. Le remède, ici, ne peut être que mémoriel, il est dans le souvenir du passé qui interdit sa reproduction à l'avenir. Cela a existé, nous dit l'artiste, je m'en souviens ; mais cela n'existera jamais plus, je l'exige.

Les Ailes et Le Foyer

Les Ailes (2008) et *Le Foyer* (2011) sont les deux œuvres les plus anciennes de l'exposition. *Le Foyer* est aussi l'œuvre la plus terrible de Rachel Labastie [ill. ••]. Le foyer, lieu de réunion, de chaleur humaine, de discussion, le foyer familial, devient ici la destruction même de l'humain. Le foyer familial est en effet comme la langue de la fable d'Ésope : le meilleur et le pire. Labastie représente ici le foyer cannibale, le foyer destructeur, dont nous savons trop bien qu'il existe mais duquel toujours nous détournons constamment le regard, refusant d'admettre que c'est dans les foyers que surviennent les féminicides, dans les foyers les viols, dans les foyers les brutalités de tous ordres. Labastie, avec ce foyer dans lequel on reconnaît tous les os du corps, nous contraint, contre notre gré, à voir, à regarder, à embrasser la réalité avec elle, avec nos yeux et notre cerveau que son brasier semble avoir épargnés à l'intérieur des crânes certes noircis mais non consumés.

Dans les traditions du monde entier, pour que le phénix, Simurgh, Fenghuang, l'Oiseau-Tonnerre... renaisse de ses cendres, il faut d'abord que le feu ait tout détruit, en cendres. Mais dans la tradition la plus ancienne de « l'oiseau de feu », celui-ci renaît de son cadavre même. C'est à cette tradition la plus ancienne que Labastie semble se référer : les cendres ici sont ossements. Mais de ces ossements en effet va renaître le phénix : le corps.

Les « Remedies » à la destruction ? L'envol de la création, grâce au corps.

Les corps – ou plutôt, jusqu'à ce jour, des parties du corps – apparaissent dans le travail de Labastie vers la deuxième moitié des années 2010. Prémonitoires à ce titre, les ailes d'ange de Rachel Labastie sont celles de la création [ill. ••]. Elles sont en grès mais semblent de pierre. Elles ne permettent aucun envol si ce n'est celui de l'esprit. L'ange alors, c'est le travail, le travail de l'artiste, que l'on a souvent photographiée avec ses ailes dans son dos. Les anges, ce sont ceux qui soutiennent son travail, tel Paul Ardenne, photographié avec ses ailes par l'artiste elle-même, tel un ange. La création artistique, le soutien à cette création ? Des anges, et l'humanité qui se tient par la main. L'humanité qui par ce geste, par le labeur, par la solidarité, par ces « forces », se sauve elle-même de ses propres démons.

Errer pour se sauver

L'errance et le nomadisme sont eux aussi des remèdes ancestraux toujours bienvenus aux maux liés à l'ancrage asséchant dans une terre aride, dans un foyer avide. Rachel Labastie se souvient de l'errance de son aïeule Jenish à travers l'Europe et suit ses traces, mentalement, allégoriquement, de ville en ville, de refuge en refuge, au son des chants yéniches, les pieds dans la terre qui craquèle sous ses pas. La roue nous sauve du foyer. « Partons ! » semble nous dire l'artiste, abandonnons le foyer avant qu'il ne devienne meurtrier pour le rallumer ailleurs, là où nous mènent nos pas ou nos roues, aux carrefours des chemins, un foyer bienveillant alors, éphémère, qui brûle pour nous sans chercher à nous consumer. Et que les Bâtons (en céramique) de Labastie nous aident à parcourir le chemin, à nous jouer des obstacles, à traverser les frontières de l'espace et du temps. Ces *Bâtons* [ill. ••] en effet ont été créés en 2017 dans le cadre d'une collaboration artistique transfrontalière franco-espagnole, en mémoire du village abandonné d'Egulbati, en Navarre, à partir de morceaux de céramique ramassés à Egulbati puis assemblés grâce à l'argile et une cuisson « primitive », au cours d'une cérémonie vernaculaire créée pour la circonstance [ill. ••]. Les *Bâtons* de Labastie visent, entre autres, dans la lignée des bâtons de l'artiste roumain André Cadere (1934-1978),

à esquiver les conventions de l'art contemporain. Des bâtons réminiscent aussi de ceux que chante l'écrivain albanais Ismail Kadaré :

*Je suis comme un bâton dressé vers les cieux,
Un morceau de terre*,
Rien qu'un morceau de terre*.
Mais chacun de mes millimètres
Connaît plus de langues
Que tous les linguistes
Vivants ou morts.*

Dans le poème de Kadaré, le mot « terre » est remplacé par « fer ». Mais quelle que soit la matière du bâton, il est là pour nous accompagner, pour nous aider à dépasser les frontières du réel, les frontières physiques, les limites de notre corps. Comme l'écrit Marie-Laure Bernadac dans *Forces contraires*, Rachel Labastie nous confronte constamment à « la dualité incarnée dans la matière en transformation. Magie du feu, rituel sacré, bâtons de pèlerin, roue du destin : une aventure profondément humaine. »

L'entrée du corps

Un tournant se dessine dans le travail de Rachel Labastie vers la fin des années 2010, quand apparaît le corps. Le phénix, donc. Avec lui apparaît le marbre, le marbre si précieux de Carrare, le marbre blanc, le marbre noir. Les mains d'abord – des *Forces* [ill. ●●] – puis les pieds, les jambes, celles de Vénus notamment, installée à La Petite Escalère (jardin de sculptures privé, situé au bord de l'Adour, 2012-2020). « Vénus, écrit l'artiste, c'est l'amorce d'un corps de femme hissé sur la pointe des pieds, corps inachevé, incomplet, laissé à l'imagination du regardeur. Alors que la matérialité du marbre tire la déesse vers la terre, sa posture évoque la légèreté, le désir de s'envoler, d'échapper à sa condition terrestre. » Toujours cet oxymoron artistique, chez Rachel Labastie, entre le poids des choses et son désir d'envol.

Puis apparaît *Le Cœur du corps* [ill. ●●]. Le cœur du corps ? L'essence même du corps : notre vulve. Le cœur du corps pour nous femmes, et pour les hommes aussi. Notre vulve est un joyau à vénérer : organique, sublime, tendre, majestueux, puissant, jouissant. Les représentations que Rachel Labastie fait des vulves sont une extraordinaire plaidoirie pour la

paix du sexe. Respectez cette vulve, respectez la terre, portez-la aux cieux. Ne l'excisez plus jamais, mais jouissez avec elle ; ne la violez plus jamais, mais jouissez d'elle. Jouissez de la regarder. Ne l'enfermez plus jamais. Elle est en terre, une terre vivante, qui ne séchera plus, précieusement conserve dans des caisses, des tableaux-caisses dûment munis de l'indication « fragile », des tableaux à emporter, délicatement, avec vous. Avec autant de délicatesse que la sculptrice en a mis à révéler l'organe magique, entre ses mains, entre ses doigts, dans la terre. Soulignant par son « Retable », lui aussi en terre crue, lui aussi en tableau-caisse, tout ce que la création a de sacré.

Constamment à la recherche de la liberté, de toutes les libertés, fussent-elles minuscules, aléatoires et éphémères, dans chaque interstice que la terre lui révèle, dans chaque cuisson, dans chaque création, Rachel Labastie ausculte d'hypothétiques « Remedies » à son questionnement existentiel fondamental : Comment vivre ? « Remedies », pour Rachel Labastie ? Il semble bien que ce soit désormais, et dans le proche avenir, l'incarnation de l'humain. De l'humaine. De nous toutes et tous. L'artiste semble vouloir poursuivre cette incarnation jusqu'à complétion. Passer « de l'apparence des choses » à « l'apparence des corps ». Comme elle le fait déjà dans ses performances et, bientôt, dans son atelier. Des corps incarnés, tel le sien : ces corps incarnés qui, l'espace d'un instant, nous tirent du néant.

Barbara Polla, juin 2021

Rachel Labastie's *Remedies*

Rachel Labastie is the second woman in history to have a solo exhibition at the Royal Museums of Fine Arts of Belgium in Brussels (MRBAB). Sophie Hasaerts, the curator of the exhibition who also chose its title *Remedies*, has selected some retrospective works (*Ailes*, *Foyer*, *Djelem Djelem* and *Haches*, 2008-2014), several recent pieces and one iconic artwork that the artist continues to work on over the years (*Entraves*, 2008-2021). Beyond the presentation of this vast body of work to the public, the artist was also invited to create a piece in dialogue with one of the masters chosen by the artist from the Museums' permanent collection, which will be unveiled at the opening of *Remedies*, at the very heart of the Museums' collections.

Entraves

Let's begin with the artist's iconic work *Entraves* ("Shackles"), which symbolises the need to create that drives the work of Rachel Labastie. A life without shackles is an illusion. The distance that every one of us experiences is the unfathomable distance that separates the life we live and the life we want to live. All we can do is make some effort to bridge this gap, and a world without shackles will always be out of our reach. Labastie has a deep awareness of the omnipresence of shackles of all kinds: carceral, familial, socioeconomic, physical, political, ideological, mental... She does not imagine a world without shackles. She invites us, instead, to contemplate these shackles, to study them, to try to understand them. To achieve this, she has presented them to us, given them form and body, detached from our own bodies in order for us to better see them and contemplate them, at least on a visual level. Labastie's depictions give form – and what a form, indeed – to the idea of shackles and allow us to consider their reality, the first step towards liberation, albeit hypothetical. Moreover, the artist fashions her shackles with a devastatingly beautiful aesthetic.

Upon seeing a recent exhibition of these works, museologist Elena Esen commented: "When we hang one of Rachel Labastie shackles, we feel as though our body becomes one with the porcelain and that the piece could break at any moment. The noise of the rattling chains, a hollow, unique sound, resonates throughout the entire body. The texture, the softness of the porcelain, the weight of certain pieces are all experienced in a very physical way. You have

to handle them the right way, with just the right balance of force and care, just enough gentleness to not break them, but enough force to avoid them falling to the ground. This installation demands absolute concentration, perfect control over one's body position and every single movement. There is no room for error, no way back. Once the work is hung – the shackle now placed at a distance – the body can breathe. The body is proud. Hanging Rachel Labastie's *Entraves* is a right of "passage".

Remedies ? Here, the intense physically of the contact with the work. Its purity and fragility elevated to a strength that makes us sublimate the dark reality of the shackles of our daily lives. The shackles are there. Our body is free.

While shackles evoke all that stands in our path to freedom, the neck shackle, on the other hand, has direct connotations of slavery. In the past, slaves who tried to escape were punished with this type of shackle, which prevented them from escaping through the shrubs, among the trees. At once delicate jewellery and maximum cruelty, elegance and terror, the neck shackle tells us of torture, submission and fear.

Remedies? In itself, the challenging beauty of the neck shackle does not convey the remedy. The remedy, here, can only be memorial: through a remembrance of the past that forbids it to happen again. This existed, the artist tells us, I remember it; but it will never exist again, I demand it.

Ailes and Foyer

Ailes ("Wings", 2008) and *Foyer* ("Hearth", 2011) are the oldest works in the exhibition. *Foyer* is also Rachel Labastie's most imposing work. The hearth, a place for gathering, a place of human warmth, discussion, family, is turned here into the very destruction of humanity. The family hearth is like the tongue in Aesop's fable: the best and the worst. Here, Labastie depicts the cannibalistic hearth, the destructive hearth, the one we know to exist but constantly turn away from, refusing to admit that around these hearths murders, rapes, and every form of brutalities take place. In this hearth where we can distinguish all the bones of the body, Labastie forces us – against our will – to gaze upon it, to embrace this reality with her, with our eyes and our brain that seem to have been engulfed by the flames, suggested by the skulls which are blackened yet intact.

In traditions all around the world, in order for the phoenix, Simurgh, Fenghuang, Thunderbird – or whatever forms it may take – to rise from its ashes, the fire must first burn everything to

cinders. In the oldest tales of the “firebird”, the creature is born from its own corpse. Here, Labastie seems to be referring to this ancient tradition: the ashes are bones. But from these bones will rise the phoenix: the body.

Remedies for destruction? The emergence of creation from the body itself.

The body – or more recently, body parts – starts emerging in Labastie’s work around the mid-2010s. Predictive in this respect, Rachel Labastie’s angel wings are those of creation. Made of ceramic, they have the appearance of stone. They do not allow any flight except that of the spirit. The angel is the work, the work of the artist, who is often photographed with her wings on her back. The angels – such as Paul Ardenne, photographed with the wings by the artist herself in the guise of an angel – support her work. Artistic creation, support for this creation? Angels and mankind holding hands. Mankind saves itself from its own demons through this gesture, through labour, through solidarity, through these “forces”.

To wander is to be saved

Wandering and nomadism are other ancestral remedies that treat the woes of being confined to a barren, dry land or a predatory home. Rachel Labastie remembers how her Yenish grandmother wandered through Europe. Mentally, allegorically, the artist traces her ancestor’s path from town to town, from shelter to shelter, to the sound of her Yenish folk songs, the earth cracking under her feet. The wheel saves us from the home. The artist seems to be warning us “Leave!”, let us leave the hearth before it turns on us and light one elsewhere, wherever our feet or our wheels may lead us, at the crossing of paths, a generous hearth, fleeting, that burns for us without seeking to consume us. And may Labastie’s ceramic *Bâtons* (“sticks”) help us to find our way, to pass obstacles, to cross the boundaries of space and time. These *Bâtons* were created in 2017 as part of a cross-border project between France and Spain in memory of the abandoned village of Egulbati in Navarra. They were formed from pieces of ceramic collected at Egulbati then assembled using clay and a “primitive” firing, carried out as part of a folk ceremony created for the occasion. Among other things, Labastie’s *Batôns* aim, in the tradition of Romanian artist André Cadere (1934-1978), to dodge the convention of contemporary art. These sticks also bring to mind the lyrics written by the Albanian writer Ismail Kadaré:

I am a staff pointed towards the heavens,

*A piece of earth**
Nothing but a piece of earth.*
But each of my millimetres
Knows more languages
Than any linguist
Living or dead.

In Kadaré's original poem, the word "earth" is replaced by "iron". Regardless of the material used to make the stick, it is there to accompany us, to help us cross the borders of reality, physical borders, our bodily limits. As Marie-Laure Bernedac writes in *Forces contraires*, Rachel Labastie constantly challenges us with the "innate duality of material in transformation. Fire magic, sacred ritual, pilgrim's staffs, the wheel of destiny: it is a deeply human adventure."

The advent of the body

Rachel Labastie's work takes a new turn in the late 2010s with the introduction of the notion of the body. The phoenix. Along with the body comes marble, the precious marble of Carrara, white marble, black marble. The hands came first with *Forces*, then feet, legs, such as those of *Vénus*, which is on display at La Petite Escalère (a private sculpture garden on the banks of the Adour, 2012-2020). *Vénus*, writes the artist, "is the trace of a woman's body perched on the tip of her toes, an unfinished, incomplete body, left to the viewer's imagination. Although the materiality of the goddess pulls her closer to the earth, her posture evokes lightness, the desire to take off, to escape her terrestrial condition." In Labastie's oeuvre, there is always the same artistic oxymoron between the weight of things and their desire for flight.

Then came *Le cœur du corps* ("The heart of the body"). The heart of the body? Its very essence: our vulva. The heart of the body for us women, as it is for men. Our vulva is a jewel to be venerated: organic, sublime, tender, majestic, powerful, joyful. Rachel Labastie's depictions of the vulva are an extraordinary elegy to the peacefulness of the sex. Respect this vulva, respect the earth, raise it to the heavens. No longer will you cut it, rejoice in it instead; no longer will you rape it, rejoice in it instead. Rejoice in the pleasure of looking. No longer

will you imprison it. It is made of earth, of wet raw clay, preciously preserved in cases, portable works of art duly marked “fragile”, designed to be taken away with you, with great care. Using her hands and fingers to shape the clay. The artist has taken the same amount of care to reveal this magical organ. With her case-enclosed wet clay *Retable* (“Altarpiece”), the artist emphasises the inviolability of creation.

Constantly pursuing her quest for freedom – for freedoms of all kinds, be they small, random or fleeting – in every interstice revealed to her by clay, in every firing, in every creative act, Rachel Labastie experiments with possible *Remedies* to her fundamental existential question: How to live? What are Rachel Labastie’s *Remedies*? It seems that right now, and in the immediate future, they lie in the incarnation of humankind. Of each one of us. The artist seems to want to prolong this incarnation through to its completion, to go “from the appearance of things” to “the appearance of bodies”. In the same way that she does in her performances and in her studio. Embodied bodies, like hers: these embodied bodies that – albeit for one moment – pull us from the void.

Barbara Polla, June 2021

De 'Remedies' van Rachel Labastie

Barbara Polla

Rachel Labastie is de tweede vrouw ooit die een solotentoonstelling krijgt in de Koninklijke Musea voor Schone Kunsten van België in Brussel (KMSKB). Sophie Hasaerts, de curator van de tentoonstelling die ook de titel 'Remedies' bedacht, selecteerde enkele oudere werken (*Les Ailes, Le Foyer, Djelem Djelem* en *Les Haches*, 2008-2014), veel recente werken en een emblematisch werk waar de kunstenaar al jaren mee bezig is (*Entraves*, 2008-2021). Bovendien vroeg het museum Labastie een nieuw werk te maken dat de dialoog aangaat met een meesterwerk naar keuze uit de permanente collectie. Het nieuwe werk zal worden onthuld bij de opening van 'Remedies' en een plaats krijgen in de zalen van de vaste collectie van het museum.

Entraves

Laten we beginnen met het iconische *Entraves*, dat symbolisch is voor de creatieve drang die Rachel Labastie drijft. Een leven zonder 'entraves' (belemmeringen) is een illusie en ook al is de afstand tussen het leven dat we leven en dat wat we zouden willen leven voor iedereen, voor ons allemaal, in meerdere of mindere mate onoverbrugbaar, toch blijft de onbelemmerde wereld, ondanks onze inspanningen om die afstand te overbruggen, ontoegankelijk. Labastie is zich diep van binnen bewust van de alomtegenwoordigheid van belemmeringen. Belemmeringen van uiteenlopende aard: vrijheidsberoving, maar evenzeer familiale, sociaaleconomische, fysieke, politieke, ideologische, mentale belemmeringen ... Ze stelt ons geen wereld zonder belemmeringen voor. Integendeel, ze nodigt ons uit om over deze belemmeringen na te denken, ze te onderzoeken, ze te proberen te begrijpen. Om ons daarbij te helpen beeldt ze die belemmeringen uit. Ze geeft ze een vorm, een lichaam, maar buiten ons eigen lichaam, zodat we ze beter kunnen zien en kunnen proberen er omheen te lopen, op zijn minst visueel. Labastie geeft de belemmeringen vorm, en wat voor vorm! De boeien die ze toont helpen ons na te denken over de realiteit van de belemmeringen en vormen een eerste stap naar een bevrijding die hypothetisch blijft. Daarnaast geeft de kunstenaar met haar boeien vorm aan een indringende esthetiek.

Naar aanleiding van een recente installatie van deze werken zei de museologe Elena Esen: 'Wanneer je een boei van Rachel Labastie ophangt, lijkt het alsof je lichaam één wordt met het porselein en elk moment kan breken. Het geluid van de schakels die tegen elkaar kletteren, een heel vreemd hol geluid, weergalmt in heel je lichaam. De touch, de zachtheid van het porselein, en het gewicht van bepaalde stukken worden ook heel fysiek ervaren. Je moet het op de juiste manier manipuleren, je moet voorzichtig zijn maar kracht gebruiken, niet al te veel om het werk niet te beschadigen, maar toch genoeg zodat het werk niet valt en breekt. De installatie vereist absolute concentratie, de beheersing van je eigen lichaam en van elke beweging die je maakt. Fouten zijn niet toegestaan, er is geen weg terug. Zodra het werk is opgehangen – de boeien zich op veilige afstand van elkaar bevinden – kan het lichaam herademmen. Het lichaam is trots. Het ophangen van de *Entraves* van Rachel Labastie is een "overgangsproef".'

'Remedies'? Hier roept de intense lichamelijkheid van het contact met het werk, met zijn zuiverheid en breekbaarheid, een kracht op die zo intens is dat wij de duistere werkelijkheid van de ketenen van het dagelijks leven sublimeren. De boeien zijn er. Ons lichaam is vrij.

Als boeien alles oproepen wat ons verhindert in volledige vrijheid te leven, dan roept de halsboei onmiddellijk de slavernij op. In het verleden kregen slaven die probeerden te ontsnappen dit soort boei om, zodat ze niet onder het gebladerte, dat in volle groei stond, konden rennen. De halsboei, tegelijkertijd een verfijnd sieraad en het summum van wreedheid, elegant en angstaanjagend, vertelt ons een verhaal van foltering, onderwerping en angst.

'Remedies'? De pregnante schoonheid van de halsboei kan onmogelijk de remedie zijn. De remedie hier kan alleen het geheugen zijn, de herinnering aan het verleden die de herhaling ervan in de toekomst verbiedt. Het heeft bestaan, zegt de kunstenaar, ik herinner het me; maar het zal nooit meer bestaan, dat eis ik.

Les Ailes en Le Foyer

Les Ailes (2008) en *Le Foyer* (2011) zijn de twee oudste werken op de tentoonstelling. *Le Foyer* is ook het meest angstaanjagende werk van Rachel Labastie. De haard, een plaats van ontmoeting, van menselijke warmte, van gesprekken, van het gezinsleven, wordt hier de vernietiging van de mens. Het gezinsleven is immers, zoals in de fabel van Aesopus, het beste en het slechtste. Labastie stelt hier het kannibalistische gezinsleven voor, het destructieve gezinsleven, waarvan we maar al te goed weten dat het bestaat maar waarvan we constant de blik afwenden, omdat we weigeren toe te geven dat in het gezin ook vrouwen worden vermoord en verkracht, dat het gezin het toneel is van de meest uiteenlopende wreedheden. Labastie dwingt ons om met dit haardvuur waarin we alle botten van het lichaam herkennen, samen met haar en tegen onze wil, de werkelijkheid te zien, te aanschouwen en te omarmen, met onze ogen en onze hersenen, die de vuurgloed gespaard lijkt te hebben binnenin de zwart geblakerde maar niet verteerde schedels.

In tradities over de hele wereld moet het vuur eerst alles in de as hebben gelegd vooraleer de feniks, Simurgh, Fenghuang, Dondervogel uit deze as kan herrijzen. Maar in de oudste traditie herrijst de 'vuurvogel' uit zijn dode lichaam. Het is naar die traditie dat Labastie lijkt te verwijzen: de assen zijn hier beenderen. Uit deze beenderen zal de feniks herrijzen: het lichaam.

'Remedies' voor de vernietiging? Het ontstaan van de creatie, dankzij het lichaam.

Lichamen – of beter gezegd, tot nu toe, lichaamsdelen – verschijnen in het werk van Labastie rond de tweede helft van de jaren 2010. Haar *Engelenvleugels*, die de vleugels van de schepping voorstellen, lijken dat aan te kondigen. De vleugels zijn vervaardigd in aardewerk, maar lijken uit steen gehouwen. Ze laten de geest toe te vliegen. De engel symboliseert dus het werk, het werk van de kunstenaar, die vaak gefotografeerd is met vleugels op haar rug. De engelen zijn ook zij die haar werk steunen, zoals Paul Ardenne, die door de kunstenaar zelf gefotografeerd werd met haar vleugels, als een engel. De artistieke creatie, de steun voor die creatie? Engelen en de mensheid die elkaar de hand reiken. De mensheid die door dit gebaar, door de zware arbeid, door de solidariteit, door deze 'krachten', zichzelf redt van haar eigen demonen.

Zwerven om te ontsnappen

Ook zwerven en nomadisme zijn voorouderlijke remedies voor kwalen die verband houden met de beklemmende verankering in dorre aarde, in een verterend haardvuur. Rachel Labastie herinnert zich de zwerftocht van haar Jenische grootmoeder door Europa en treedt in haar voetsporen, mentaal, allegorisch, van stad naar stad, van toevluchtsoord naar toevluchtsoord, op het ritme van Jenische liederen, met haar voeten in de aarde die barst onder haar stappen. Het wiel redt ons van de haard. 'We moeten vertrekken!' lijkt de kunstenaar te zeggen, we moeten het haardvuur verlaten voordat het moorddadig wordt om het elders weer aan te steken, daar waar onze stappen of onze wielen ons heen leiden, op het kruispunt van wegen, een gunstig, kortstondig haardvuur dat brandt zonder ons te willen verteren. En mogen de *Bâtons* (gemaakt in keramiek) van Labastie ons helpen om het pad te bewandelen, hindernissen te overwinnen, de grenzen van ruimte en tijd te overschrijden. Deze *Bâtons* werden in 2017 vervaardigd in het kader van een Frans-Spaanse grensoverschrijdende artistieke samenwerking, ter herinnering aan het verlaten dorp Egulbati, in Navarra. Ze bestaan uit stukken keramiek die in Egulbati werden verzameld en daarna met klei aan elkaar werden gezet en op een 'primitieve' manier gebakken, tijdens een inheemse ceremonie die speciaal daarvoor werd georganiseerd. De *Bâtons* van Labastie willen, onder andere, zoals de 'stokken' van de Roemeense kunstenaar André Cadere (1934-1978), de conventies van de hedendaagse kunst omzeilen. Ze doen ook denken aan de stokken die door de Albanese schrijver Ismail Kadaré worden bezongen:

*Ik ben als een rechtopstaande stok,
Een stuk aarde,
Niets meer dan een stuk aarde,
Maar elke millimeter van mij
Kent meer talen
Dan alle taalkundigen
Levend of dood.*

Kadaré spreekt in zijn gedicht niet over een stok in (gebakken) 'aarde' maar in 'ijzer' (fer). Maar wat het materiaal van de stok ook is, hij is er om ons te begeleiden, om ons te helpen de grenzen van de werkelijkheid, de fysieke grenzen, de limieten van ons lichaam te overschrijden. Zoals Marie-Laure Bernadac stelt in *Forces contraires* confronteert Labastie ons voortdurend met 'de dualiteit belichaamd in de materie die een transformatie ondergaat. Magie van het vuur, heilig ritueel, pelgrimsstokken, wiel van het lot: een diepmenselijk avontuur'.

De komst van het lichaam

Tegen het einde van de jaren 2010 doet zich een ommekeer voor in het werk van Rachel Labastie: het lichaam maakt zijn intrede. De feniks, dus. Tegelijkertijd verschijnt het marmer, het kostbare marmer van Carrara, wit marmer, zwart marmer. Eerst de handen – van *Forces* – dan de voeten, de benen, meer bepaald die van *Venus*, in La Petite Escalère (een privétuin met beeldhouwwerken, aan de oevers van de Adour, 2012-2020). 'Venus' schrijft de kunstenaar, 'is het begin van een vrouwenlichaam dat op haar tenen gaat staan, een onafgewerkt, onvolledig lichaam dat aan de

verbeelding van de toeschouwer wordt overgelaten. Terwijl de materialiteit van het marmer de godin naar de aarde trekt, roept haar houding lichtheid op, het verlangen om weg te vliegen, om te ontsnappen aan haar aardse bestaan.' Steeds weer die artistieke oxymoron bij Rachel Labastie, tussen het gewicht van de dingen en haar verlangen om weg te vliegen.

Daarna verschijnt *Le cœur du corps*. De kern van het lichaam? De essentie van het lichaam: onze vulva. De kern van het lichaam voor ons, vrouwen, maar ook voor de mannen. Onze vulva is een juweel om te vereren: organisch, subliem, teder, majestueus, krachtig, genot verschaffend. Rachel Labasties voorstellingen van de vulva zijn een buitengewoon pleidooi om het geslacht rust te geven. Respecteer deze vulva, respecteer de aarde, prijs ze de hemel in. Laat haar nooit meer wegsnijden, maar geniet met haar; verkracht haar nooit meer, maar geniet van haar. Geniet ervan om naar haar te kijken. Sluit haar nooit meer op. Ze is gemaakt van aarde, een levende aarde, die niet meer droogt, zorgvuldig opgeborgen in kisten, transportkisten, zoals het hoort voorzien van de aanduiding 'breekbaar', werken om behoedzaam mee te nemen. Met net zoveel behoedzaamheid als de beeldhouwster toen ze het magische orgaan onthulde, tussen haar handen, tussen haar vingers, in de aarde. Met haar *ReTable*, ook in ongebakken aarde, ook in een transportkist, accentueert ze alles wat heilig is in de creatie.

Voortdurend op zoek naar vrijheid, naar alle vrijheden, hoe klein, toevallig en kortstondig ook, in elke kier van de klei, bij elk bakproces, in elke creatie, toetst Rachel Labastie hypothetische 'Remedies' aan haar fundamentele existentiële vraag: 'Hoe moet je leven?'

'Remedies', voor Rachel Labastie? Het lijkt erop dat het nu, en in de nabije toekomst, de incarnatie van de mens is. Van het menselijke. Van ons allemaal. De kunstenaar lijkt deze incarnatie tot het einde te willen doordrijven. Van 'de verschijningsvorm van dingen' evolueren naar 'de verschijningsvorm van lichamen'. Zoals ze dat al doet in haar performances en binnenkort ook in haar atelier. Belichaamde lichamen, zoals het hare: deze belichaamde lichamen die ons, voor een moment, van niets tot iets brengen.